

# Le Castellar de Morera d'Elche est il la *Madîna* d'al-<sup>c</sup>Askar des textes arabes?

Pierre Guichard

## Resumen:

La región oriental de al-Andalus (Sharq al-Andalus) conoce, durante los siglos VIII - IX un fuerte desurbanización (prolongando una situación ya comprometida en la época visigótica). Es sólo a partir del siglo X que las ciudades de esta región, con la reanimación del comercio mediterráneo, comienzan a cobrar la importancia. La descripción de Andalus redactada hacia el fin del siglo IX por el autor oriental al-Ya'qûbî, que no menciona Murcia, señala en la región de Tudmir sólo dos ciudades notables (dotadas de un púlpito para predicar o minbar) Lorca y al-'Askar.

Esta ciudad de al-' Askar (palabra que designa un ejército o, como topónimo, un " campamento militar ") aparece también en un pequeño número de fuentes relativas a los acontecimientos que se producen en la región al fin del IX y al principio del siglo X. El artículo examina la posibilidad para que este nombre de lugar hubiera podido aplicarse el emplazamiento arqueológico vasto y tardo-antiguo y del alta Edad Media de Castellar de Morera, cerca de Elche. Con el apoyo de esta hipótesis, podemos aportar primero el hecho que esta identificación permitiría colmar el " vacío " poco explicable que representa la desaparición de la " ciudad " de Elche tanto textos como la arqueología entre el abandono del emplazamiento antiguo de Alcudia y la época del taifas

A continuación sobre todo se puede alegar que la familia del Shaykh al-Islamî, uno de los principales rebeldes a la autoridad omeya en la época del fitna o anarquía política del final del siglo IX y del principio del X en la región de Tudmir, que se sabe que tiene al-'Askar, haya estado, según Ibn Hazm, establecido en Elche.

## Résumé:

La région orientale d'al-Andalus (Sharq al-Andalus) connaît, durant les VIIIème-IXème siècles une forte désurbanisation (prolongeant une situation déjà engagée à l'époque wisigothique). Ce n'est qu'à partir du Xème siècle que les villes de cette région, avec la réanimation du commerce méditerranéen, commencent à prendre de l'importance. La description de l'Andalus rédigée vers la fin du IXème siècle par l'auteur oriental al-Ya'qûbî, qui ne mentionne pas Murcie, ne signale dans la région de Tudmir que deux villes notables (dotées d'une chaire à prêcher ou minbar) : Lorca et al-'Askar. Cette ville d'al-' Askar (mot qui désigne une armée ou, en tant que toponyme, un « campement militaire ») apparaît aussi dans un petit nombre de sources relatives aux événements qui se produisent dans la région à la fin du IXème et au début du Xème siècle. L'article examine la possibilité que ce nom de lieu ait pu s'appliquer au vaste site archéologique tardo-antique et du haut Moyen Age du Castellar de Morera, à proximité d'Elche. A l'appui de cette hypothèse, on peut apporter d'abord le fait que cette identification permettrait de combler le « vide » peu explicable que représente la disparition de la « ville » d'Elche aussi bien des textes que de l'archéologie entre l'abandon de l'emplacement antique de la Alcudia et l'époque des taifas. Ensuite surtout on peut faire valoir que la famille du Shaykh al-Islamî, l'un des principaux rebelles à l'autorité omeyyade à l'époque de la fitna ou anarchie politique de la fin du IXème et du début du Xème siècle dans la région de Tudmir, dont on sait qu'il tient al-'Askar, ait été d'après Ibn Hazm établie à Elche.

**Figure 1.** Localisation d'Elche à la carte de la Péninsule Ibérique.



J'ai développé depuis longtemps la thèse d'une forte «désurbanisation» de la zone orientale de la péninsule (le *Sharq al Andalus* proprement dit et la région de Tudmir) durant les «siècles obscurs» que représentent les VIème-IXème siècles, dans la transition de la basse Antiquité aux premiers siècles de l'Islam *andalusí* (Guichard, 1979). S'agissant de Valence, cette désurbanisation semble maintenant archéologiquement prouvée, même si une certaine reprise semble se dessiner un peu plus tôt que je ne le pensais initialement en m'appuyant sur les textes (Martí y Pascual, 2000). Parmi les villes plus méridionales mentionnées dans le fameux «traité de Tudmir» de 714, on sait que certaines s'effacent assez rapidement après la conquête arabe, comme Begastri et Elo/*Iyyuh*, l'actuel Tolmo de Minateda, site qui a donné lieu aux fouilles importantes menées par Sonia Gutiérrez Lloret (Gutiérrez, 1993, 2005).

Un signe assez sûr du peu de consistance des villes de la zone orientale –*Balansiya*, qui désigne aux VIIIème IXème siècles la région de Valence, et Tudmir qui désigne celle de Murcie - est qu'elles ne sont pratiquement pas mentionnées pour cette époque dans les dictionnaires biographiques, qui, au contraire de l'usage habituel chez les auteurs de *tabaqât* ou recueils bio-bibliographiques de savants, situent la plupart du temps les auteurs de ces régions dans un contexte régional (*Balansiya* ou Tudmir), sans les relier plus précisément à une ville particulière (Fierro y Marín, 1998). Les textes mentionnent très peu ces centres urbains avant le XIème siècle où ils connaissent un vif essor, les principaux d'entre eux devenant d'actives capitales de taifas. C'est par exemple le cas de Denia, dont il n'est presque jamais question avant que l'émir Mudjahid al-*Amiri* en fasse vers 1010-1012 le centre d'une taifa importante, que son mécénat y favorise le développement d'une notable activité intellectuelle, et que l'animation de la Méditerranée à cette époque stimule le dynamisme économique de son port. Le silence des textes ne veut sans doute pas dire que l'ancienne Dianium romaine avait totalement disparu, mais il ne subsistait sans doute sur son site qu'une localité sans éclat et une escale maritime (al-Râzî, dans la première moitié du Xème siècle, parle d'un «muy buen puerto e muy antiguo») (1).

Il est curieux que le même Râzî désigne la ville même de Valence comme le «castillo de Tierra», c'est à dire probablement *hisn al Turâb*, étrange dénomination pour une ancienne et importante cité romaine, et qui semble témoigner de son déclin. D'une façon générale, dans les versions qui nous sont parvenues de cette géographie de Râzî, les descriptions des territoires de Valence et de Tudmir montrent que cet auteur, qui dispense ailleurs assez abondamment les qualifications de villa et de ciudad (*çibdad*), qui traduisent sans doute la plupart du temps le terme arabe *madîna*, en est sensiblement plus avare, et semble constamment hésiter entre leur utilisation et celui de *castillo*, qui traduit certainement le mot *hisn*.

(1) *Crónica del Moro Rasis*, éd. D. Catalán et Ma S. de Andrés, Madrid, 1975, p. 36.



## El Castellar de la Morera

Un texte moins connu que celui de Razî, antérieur de près d'un demi siècle, est celui du géographe oriental Yacqûbî, mort en 897, qui fournit la première description connue d'al-Andalus. Il décrit Valence (*Balansiya*) comme une région marquée par la présence de tribus berbères et n'y mentionne pas de villes. A Tudmir, l'actuelle région murcienne, qui comprend au nord Orihuela, (Figura 1) Elche et Alicante, il n'indique que deux localités méritant le nom de ville parce que possédant une chaire à prêcher (*minbar*), c'est à dire une grande mosquée congrégationnelle: Lorca et une autre *madîna* dont l'identification pose un problème intéressant dans la mesure où très peu de sources la mentionnent, al-*Askar*, terme arabe qui désigne une armée ou un camp ou implantation militaire (2).

On n'a pas, jusqu'à maintenant, à ma connaissance, identifié cette mystérieuse al-*Askar*, qui ne se trouve que dans les textes relatifs aux événements politico-militaires qui se produisent dans la région orientale aux IX<sup>ème</sup>-X<sup>ème</sup> siècle, et n'est plus jamais mentionnée par la suite. On ne peut cependant douter de son existence dans la mesure où cette localité apparaît à diverses reprises (et deux fois comme *madîna*), dans des textes qui n'ont pas de rapport les uns avec les autres; mais sa localisation pose problème. Avant de revenir à cette question, il faut rappeler la situation politique de la région à l'époque où apparaissent les mentions de cette ville d'al-*Askar*. Dans les dernières années du IX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'au rétablissement de l'autorité du pouvoir central par l'émir 'Abd al-Rahman III entre son avènement en 912 et la proclamation du califat en 929, dans le contexte général de *fitna* qui caractérise l'Andalus à la fin de l'émirat de Cordoue, trois foyers principaux de dissidence existent dans la zone orientale. Le premier est Lorca, dirigée d'abord par un certain Ibn Waddâh, puis par un personnage appelé Daysam b. Ishâq, et ensuite par les fils de ce dernier; le second, dirigé par un chef appelé al-Shaykh al-Aslamî, puis par les fils de celui-ci, à son «épîcentre» dans une localité appelée Callosa (qui semble être plutôt Callosa de Segura que Callosa d'En Sarriá), mais s'étend à certains moments à d'autres lieux, dont Alicante; le troisième, le plus vaste, sous le gouvernement du chef berbère Amir b. Abî Djawshan al-Zannûnî, originaire de la région dite *Shantabariya* ou Santaver (dans l'actuelle province de Cuenca), s'étend à toute la partie centrale de la région valencienne, avec Valence, Alcira et Játiva.

Le premier texte à mentionner al-*Askar*, celui d'al-Yacqûbî, situe sans équivoque cette ville dans la *kûra* de Tudmir. Cela semble confirmé par al-'Udhri, qui, au XI<sup>ème</sup> siècle, mentionne un al-*Askar* dans sa liste des *aqâlim* ou districts de Tudmir (al-'Udhri, 1965, 10), sans donner malheureusement d'indications sur sa localisation géographique exacte. Dans le volume III du *Muqtabis* d'Ibn Hayyân, figure le récit détaillé d'une expédition émirale à Tudmir qui eut lieu en 283/896; il y est indiqué que, depuis Murcie où elle fit une dernière halte et séjourna quelque temps avant de rebrousser chemin, l'armée perçut les *magharim* (ou impôts) d'al-*Djazîra* (Alcira ?) et d'al-*Askar* (Ibn Hayyan, 1937, 117), que l'on doit donc situer au delà de cette avancée des forces omeyyades. La dernière référence, contradictoire avec les dires d'al-Yacqûbî, met al-*Askar* en relation avec Valence: lorsqu'en 924, l'émir 'Abd al-Rahmân III, qui est en train de restaurer l'autorité du pouvoir cordouan après les longues années de crise politique que l'Andalus a connues depuis les environs de 880, passe par Tudmir lors de la grande expédition dite «de Pampelune», la famille

**Figure 2.** Localisation géographique du Castellar de Morera. Photos: Archive Graphique MARQ.

(2) Voir le texte d'Al-Yacqûbî, p. 356 du volume VII de la «*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*», éd. De Goeje (rééd. Leyde, Brill, 1967), et p. 217 de la trad. Wiet (sous le titre: *Les pays, Le Caire, 1937*); il y a d'autres occurrences du même toponyme en al-Andalus: ainsi, près de Tortosa, d'après l'édition et traduction Lévi-Provençal du Rawd al-Mictar d'al-Himyari (1938), notice n° 139. Philippe Sénac me fait surtout observer qu'à Huesca, le même toponyme désignait le site du camp militaire arabe que les conquérants avaient établi à l'époque de la conquête (voir AL-'UDHRI, dans: F. DE LA GRANJA, *La Marca superior en la obra de al-'Udhri, Saragosse, 1967, p. 61*).





**Figure 3.** Vue général du Castellar de Morera du front sud. Photo : Archive graphique MARQ.

des «seigneurs» locaux dissidents des Banû I-Shaykh refuse de lui faire allégeance. Leur chef, Muhammad b. ʿAbd al-Rahmân b. al-Shaykh, qui se trouvait, dit Ibn Hayyân, dans la madîna d'al-ʿAskar, dans la région de Valence (*min ahwâz Balansiya*), refuse de se rendre auprès de l'émir et de se joindre à l'expédition ; on combattit dès lors ses *husûn* et l'on ravagea ses plaines pour lui infliger des dommages (Ibn Hayyan, 1969, 190) (3). Mais l'armée continua finalement sa route vers le nord sans réduire les Banû I-Shaykh, qui ne se soumettent finalement qu'en 928. Le dernier réduit de leur pouvoir est alors Alicante (4).

La localisation de cette ville énigmatique d'al-ʿAskar dans la dépendance de *Balansiya* et non pas à Tudmir est étrange et peu crédible : à cette époque, en effet, la région valencienne, avec Alcira et Játiva, est, on l'a dit, tenue politiquement par un chef d'origine berbère, Amîr b. Abî Djawshân, qui appartient à la famille des Banû Zannûn de Santaver. Il se soumet, quant à lui, au pouvoir omeyyade lors du passage de la même expédition de Pampelune de 924 (Ibn Hayyan, 1969, 122). Il est donc difficile de penser que la *madîna* d'al-ʿAskar soit identifiable comme on l'a pensé avec un despoblado appelé Alasquer proche d'Alcira (Vallue, 1972, 156). Un retour sur la famille dissidents des Banû Shaykh renforce l'idée qu'al-ʿAskar est à chercher plutôt dans la zone méridionale de la province d'Alicante que plus au nord.

En dehors des mentions sporadiques déjà évoquées de la dissidence des Banû I-Shaykh dans la zone alicantine, on trouve au sujet de cette famille une précieuse indication dans la *Djamhara* ou traité de généalogie arabe d'Ibn Hazm. Cet auteur y indique la présence depuis la conquête du VIII<sup>ème</sup> siècle d'un groupe arabe appartenant à la tribu de Qamaʿa dans cette ville et sa région : «Les descendants de Afsâ b. ʿAmir b. Qamaʿa (d'où leur nom de Qamaʿies) b. Ilyas b. Mudar, en al-Andalus, écrit-il, ont leur *dâr* (« maison », lieu de résidence) à Elche et dans ses districts et environs», ce à quoi il ajoute qu'«en font partie les Banû I-Shaykh et d'autres» (Ibn Hazm, 1957, 228). Si Ibn Hazm atteste ainsi l'origine arabe des Banû I-Shaykh, la tribu à laquelle ils appartenaient pose problème, puisque le Muqtabis d'Ibn Hayyân, dans le passage qu'il consacre à la révolte initiale du premier dissident de la famille, Muhammad b. ʿAbd al-Rahmân, dit qu'on l'appelait «al-Shaykh al-Aslamî al-Khuzâʿî», le rattachant ainsi à la tribu de Khuzâʿa, qui fait partie des arabes yéménites, et non aux Qamaʿa, arabes du nord ou qaysites, comme le fait Ibn Hazm (Ibn Hayyan, 1937, 21). La contradiction est en principe notable, mais on ne peut pas exclure, s'agissant du texte du *Muqtabis*, une erreur de copie ou de lecture s'agissant de deux noms propres dont la graphie n'est pas très éloignée.

Cette mention d'Elche mérite d'être relevée. Ibn Hazm indique que, de son temps, c'est à dire au XI<sup>ème</sup> siècle, le groupe arabe qu'il mentionne était établi dans la ville et sa région. Mais antérieurement aux X<sup>ème</sup>-XI<sup>ème</sup> siècle, à ma connaissance, Elche n'est mentionnée dans aucun texte arabe en dehors

(3) Le même passage figure dans le *Bayân*, t. II, p. 196 de l'édition de Dozy révisée par Colin et Lévi-Provençal (Leyde, 1948) et 307 de la traduction de Fagnan (1904).

(4) Le Muqtabis V, p. 156, indique que le vizir Ahmad b. Ishâq al-Qurashî occupe cette année dans le Sharq Callosa et la madîna d'Alicante et l'ensemble des places fortes qui lui étaient liées, et relevaient du pouvoir des Banû I-Shaykh.



**Figure 4.** Vue intérieure du muraille sud entourant le site archéologique.

du traité de Tudmir. A partir de 831 et de la répression des troubles tribaux arabes qui avaient agité la province de Tudmir, la ville nouvellement fondée de Murcie est censée s'affirmer comme capitale administrative, mais on possède très peu de renseignements à son sujet avant le XI<sup>ème</sup> siècle. L'histoire de Lorca, avec les dissidences importantes de la fin de l'émirat évoquées plus haut, est un peu mieux connue. Orihuela est prise en 303/916-917 par une expédition omeyyade, et les sources l'évoquent plutôt comme une localité bien fortifiée, c'est à dire un *hisn* que comme une *madīna* (5). Les rares sources disponibles, textuelles et archéologiques, donnent l'impression d'une région orientale dont le peuplement, de Murcie à Valence, s'éparille dans de multiples *husûn* ou «châteaux» (Gutiérrez, 1996, 331 y ?) plutôt qu'il ne se concentre dans des villes qui semblent réduites à leur plus simple expression (6). De la même façon, c'est plutôt en tant que *husûn*, ou places-fortes dotées d'une grande capacité défensive en raison de la topographie que nous apparaissent Orihuela ou Alicante, qui sert comme on l'a vu de refuge aux Banû l-Shaykh dans la dernière phase de l'histoire de leur dissidence.

Il n'est pas très étonnant à première vue que, dans ce contexte dominant d'insécurité, on possède encore moins d'informations sur une ville ancienne, mais dont la topographie ne favorise guère la défense, comme Elche. Mentionnée dans le traité de Tudmir, cette *madīna* semble disparaître de la documentation aussi bien écrite qu'archéologique durant les trois premiers siècles de la période musulmane. On observera qu'elle n'est pas mentionnée dans la rapide description que fait Râzî de la *kūra* de Tudmir (7). Sans tirer de ce silence des conclusions hâtives, car Murcie ne figure pas non plus dans cette brève liste, on peut observer qu'il coïncide avec la pauvreté des informations apportées jusqu'ici par l'archéologie sur les destinées de l'antique Colonia Iulia *Illici* Augusta, siège d'un évêché durant l'époque wisigothique, peut-être encore existant vers le milieu du IX<sup>ème</sup> siècle, dont l'emplacement était situé sur le site bien connu de la Alcuía.

S'il est évident que la ville actuelle est toponymiquement l'héritière de la ville romano-wisigothique, le passage du noyau urbain des V<sup>ème</sup>-VIII<sup>ème</sup> siècle à la ville musulmane bien attestée aux XI<sup>ème</sup>-XIII<sup>ème</sup> siècle correspond, archéologiquement à un irritant «hiatus chronologique» dans la mesure où le sous-sol de la ville actuelle n'a pas fourni de matériel archéologique prouvant une occupation durant les VIII<sup>ème</sup>-X<sup>ème</sup> siècle. Sonia Gutiérrez, qui, s'interrogeant spécifiquement sur cette période de transition de l'Antiquité à l'Islam, pose bien le problème, est contrainte pour le résoudre de supposer durant les «siècles obscurs» «una dispersión del poblamiento en las alquerías» de la plaine du Vinalopó. «Sólo, poursuit-elle, la plena islamización del tejido social y la consolidación del aparato político califal permitirá estructurar nuevamente las ciudades, que ahora sí se convertirán en focos de atracción y concentración demográfica» (8).

Ce que l'on peut objecter à cette supposition, c'est qu'elle contredit de façon un peu gênante l'idée générale, bien fondée archéologiquement Sonia Gutiérrez elle-même, d'une forte tendance du peuplement,

(5) Le général Ishâq b. Muhammad al-Qurashî fait une campagne militaire contre les dissidents de Tudmir et de Valence; il conquiert le *hisn* d'Orihuela, qui était la *qâ'ida* («capitale», avec vraisemblablement ici la nuance de «capitale traditionnelle» ou ancienne) de la *kūra* de Tudmir, la plus ancienne de ses cités et la plus inexpugnable de ses forteresses, qui avait servi de refuge aux chrétiens dans les premiers temps» qui s'étaient dès lors efforcés de la fortifier, et avaient apporté tous leurs soins aux cultures environnantes; ils s'étaient, ajoute le texte, efforcés de la fortifier puissamment et avaient apporté tous leurs soins aux cultures qui l'environnaient (Muqtâbis V, p. 128). Le même texte exactement se trouve dans la Chronique anonyme, éd. Lévi-Provençal et García Gómez, p. 121.

(6) *Al-Udhri*, évoquant l'instauration, vraisemblablement aux alentours de 900, du gouvernement du chef berbère de Santaver 'Amir b. Abî Djawshan b. Dhî l-Nûn à Balansiya, ne fait état d'aucune réalité véritablement urbaine; d'après lui ce sont les habitants de «certaines gens des *husûn* de Valence» (bacdu ahl *husun* Balansiya) qui sollicitèrent ce personnage, qui vint alors prendre possession de Jâtiva, Alcira et *Madīnat al-Turâb*.

(7) La *Cronica del Moro Rasis* mentionne Lorca, Morata (?), Orihuela, Carthagène et Denia (pp. 34-37).

(8) Cora de Tudmir, p. 26. Enrique Llobregat écrivait déjà que «la ciudad debió de perdurar bajo el dominio de Teodomiro y morir también -al igual que Lucentum- por consunción, al instalarse los musulmanes recién llegados en las villae rusticae del territorio circundante según era su costumbre» (Teodomiro de Orihuela, Alicante, 1973, p. 35).





**Figure 5.** Panoramique de la muraille Sud du Castellar de Morera.

durant ces mêmes «siècles obscurs», à s'éloigner des plaines pour «remonter» vers les sites défensifs qu'elle a si remarquablement et complètement étudiés dans sa Cora de *Tudmir*, et qui transparaît aussi à la lecture des textes arabes relatifs à cette période. Alors que les villes antiques soit disparaissent complètement (comme Begastri ou Ello), soit se resserrent pauvrement à l'intérieur de leurs murailles tardives (comme Valence) ou s'accrochent aux possibilités défensives que leur assure une topographie accidentée, comme à Sagonte, Játiva, Denia ou Alicante, Elche présenterait le cas insolite d'une ville qui, au plus fort de la période de troubles politiques et d'insécurité qui caractérise la seconde moitié du IX<sup>ème</sup> siècle, abandonnerait complètement son site ancien pour se disperser tranquillement dans la plaine en attendant que se reconstitue une structure urbaine mieux établie une fois la paix revenue.

Je proposerai pour ma part une autre hypothèse, fondée sur la réalité archéologique de l'actuel territoire municipal d'Elche. Un site en particulier me paraît mériter la plus grande attention : celui du Castellar de Morera, (Figuras 2, 3) où se trouvent, sur une hauteur dominant le Vinalopoó, défendue par des dénivelés naturels et une très importante muraille de pierre sèche, les vestiges d'un vaste établissement humain (une dizaine d'hectares, ce qui est la superficie d'une ville moyenne) dont il est difficile de penser que, situé à à peine 5 km d'Elche, il n'ait pas un rapport étroit avec cette ville. La céramique de surface, très abondante, semble prouver une (faible ?) occupation dès les VI<sup>ème</sup>-VII<sup>ème</sup> siècles, mais est majoritairement de haute époque musulmane (ne dépassant guère la fin du X<sup>ème</sup> ou le début du XI<sup>ème</sup> siècle) (G.I.E.A, 1982; Gutiérrez, 1996, 336).

N'est-il pas possible, à la lumière de ce qui précède, de proposer de combler le hiatus qui embarrasse les historiens et les archéologues en faisant du Castellar d'Elche un site-refuge susceptible d'accueillir la population de l'ancien territoire d'Elche, et ayant probablement fait l'objet à certains moments d'un peuplement relativement stable. Ce qui précède justifie, me semble-t-il, que l'on complète cette première hypothèse en proposant d'identifier le site du Castellar avec la *madīna* disparue d'*al-Askar*. Je ne présente évidemment pas celle-ci comme assurée, mais elle me semble pouvoir s'appuyer sur un certain nombre d'arguments que je développerai en conclusion.

Le terme même de *Madīna* utilisé au sujet de la localité disparue suppose qu'elle correspondait à un établissement important, ce qui s'accorde bien avec le Castellar, qui est d'une importance et d'une



étendue sans rapport avec un simple refuge de hauteur abritant un groupe paysan. Chronologiquement, il se situe opportunément entre l'abandon de l'Alcudía et la constitution de la ville actuelle d'Elche, et peut être assez logiquement interprété comme ayant pu abriter une partie notable de la population vivant sur le territoire de l'ancienne *Illici*, dans une période politiquement agitée, où ce site assez nettement défensif pouvait offrir une meilleure protection que l'ancienne *civitas* pratiquement abandonnée ou les *villae* de plaine où avait peut-être effectivement commencé à s'établir les conquérants arabes. Le terme de *madīna* utilisé s'explique mieux si l'on met le Castellars/*al-Askar* en liaison avec un ancien site véritablement urbain, celui d'*Illici*/l'Alcudía que si l'on imagine une ville nouvelle arabe détachée de l'ancien réseau urbain de la région de Tudmir, et ayant complètement disparu ensuite.

**Figure 6.** Restes constructifs existants à l'enceinte supérieure du Castellars de Morera. Photo : Archive graphique MARQ.

## BIBLIOGRAFÍA

- AL-UDHRI, : *Fragmentos geográfico-históricos*, éd. al-Ahwānī, Madrid, 1965, 10.
- FIERRO, M. y MARIN, M.: «La islamización de las ciudades andalusíes a través de sus ulemas (s. III/VIII-comienzos del s. IV/IX)», dans: P. Cressier et M. García Arenal (coord.) *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, Casa de Velázquez et CSIC, 1998, 65-97.
- G.I.E.A.: «El Castellars: introducción a su estudio», *Revista del Instituto de Estudios Alicantinos* 37, 2a época, sept.-déc. 1982, 67-85.
- GUICHARD, P.: «Animation maritime et développement urbain des côtes de l'Espagne orientale et du Languedoc au Xème siècle», dans *Occident et Orient au Xème siècle, Actes du IXème congrès de la société des historiens médiévistes*, Paris, 1979, 187-201.
- GUTIERREZ LLORET, S.: «De la civitas a la madīna: destrucción y formación de la ciudad en el sureste de al-Andalus » *IV Congreso de Arqueología Medieval Española*, Alicante, 1993, I, 13-36.
- : *La cora de Tudmir de la Antigüedad tardía al mundo islámico. Poblamiento y cultura material*, Madrid-Alicante, 1996.
- GUTIERREZ LLORET, S., ABAD CASAL, L. y GAMO PARRAS, B.: «Eio, Iyyuh y el Tolmo de Minateda (Hellín, Albacete): de sede episcopal a Madīna islámica» *VI Reunió d'Arqueologia cristiana hispánica*, València (2003), Barcelona, 2005, 345-370.
- IBN HAYYAN, : *Muqtabis*, III, (édition M.M. Antuña, Paris, 1937), 117.
- IBN HAZM, : *Djamhara*, éd. Lévi-Provençal, 228 (trad. Terés, dans *Al-Andalus*, 1957/2, 95-96).
- MARTI, J.; PASCUAL, J.: «El desarrollo urbano de Madīna Balansiya hasta el final del califato», dans: Lorenzo Cara (éd.) *Ciudad y territorio en al-Andalus*, Granada, 2000, 500-536.
- VALLVE, : «La cora de 'Tudmir' », *Al-Andalus*, XXXVIII/1, 1972, 156.